VIII.

Le séjour de Leibniz à Paris

(1672—1676).

Par

M. Davillé (Bar-le-Duc).

Quand il arriva à Paris, au printemps de 1672 Leibniz était âgée de vingt-six ans; par suite il était complètement formé, au physique¹⁾ comme au moral.

C'était un homme de taille moyenne, au dos sans doute déjà voûté, au corps sec et maigre, à la face pâle. Sa tête, assez grosse, était rendue plus disproportionnée encore, par une énorme perruque, qu'il avait dû porter depuis l'âge de vingt ans (au sortir d'une grande fièvre qui „lui avait fait tomber les cheveux“²⁾). Il avait la vue courte, la voix assez grêle et prononçait difficilement certains mots; à ces petites infirmités physiques s'ajoutaient quelques dispositions corporelles qui les aggravaient encore; c'est ainsi qu'il ne pouvait aller en voiture à reculons.

Aussi ne savait-il „pas donner trop bonne opinion de lui au premier abord“. A la différence de ses compatriotes d'alors, il ne savait pas „boire pour se faire valoir“, il était „incommodé d'un grand défaut, savoir de manquer souventes fois aux cérémonies, „et n'aimait pas

¹⁾ Pour ce portrait, nous utilisons celui qu'il avait dressé vers 1696 pour son médecin Behrens, éd. par O. Klopp, *Die Werke von Leibniz...*, Historisch-politische Schriften, Hanovre 1864—1884, t. VI, p. VII et celui que donna son secrétaire Sekhart dans le „Des seel. Herrn von Leibnitz Lebenslauf“, éd. par Murr, *Journal zur . . . allgemeine Litteratur*, t. VII (1779), Nuremberg.

²⁾ Lettre au landgrave Ernest, 15/25 mai 1688. Chr. von Rommel, *Leibniz und Landgraf von Hessen-Rheinfels*. Francfort-s.-M. 1847, t. II, p. 146.

s'abandonner aux divertissements ordinaires" aux jeunes gens³⁾; dans la conversation, faute de facilité de s'enoncer, il paraissait volontiers lent et lourd⁴⁾. Le fait qu'il ne connaissait ni la langue ni les mœurs de la France⁵⁾ augmentait encore son embarras et son apparente infériorité.

Mais, „quoique l'apparence n'y soit pas“, Leibniz était plein de „bonnes qualités“⁶⁾. D'un naturel très sociable il aimait à avoir des relations et savait se faire des amis avec lesquels il ne se contentait pas de discuter, mais plaisantait volontiers⁷⁾, cherchant, semble-t-il dans la conversation, les mots qui font image⁸⁾. C'était surtout

³⁾ Lettre à Habbeus de Lichtenstein, s. d. (avril 1673) Klopp, t. III, p. 227.

⁴⁾ Lettre à Malebranche s. d. (1674—1675). Gehrard, Die philosophischen Schriften von . . . Leibniz, Hanovre, 1875—1890, t. I, p. 324.

⁵⁾ „Ego . . . illuc ignotus sum . . . homines, linguam, agendi modum ignoro.“ Lettre à Boinebourg, février 1672. Klopp, t. II, p. 117.

⁶⁾ Boinebourg à Pomponne, 4 février 1672. Id., p. 125. Cité par J. Baruzi, Leibniz et l'organisation religieuse de la terre. Paris, 1907, p. 17.

⁷⁾ „Cum Gallia essem saepe per jocum amicis, linguam Germanicam pro Latina ejusque filia gallicam italianamque habere privilegium, ut ineptias commode efferre non possit, ineptias, scilicet pseudophilosophicas.“ Lettre à Paullini, 9 février 1692. Foucher de Careil, Oeuvres de Leibnitz, Paris, 1859—1875, t. VII, p. 193.

⁸⁾ „Quand j'étais à Paris, j'avais coutume de dire à Messieurs de l'Académie Royale des Sciences que si les ames qui se sont tournées vers le ciel, passent dans les astres, il fallait donner le globe de Jupiter à Galilei et à Mons. Cassini, mais qu'il fallait laisser Saturne à Mr. Hugens.“ Journal d'avril 1696. Pertz, Leibnizens gesammelte Werke . . . Erste Folge. Geschichte. Hanovre, 1843—1847, t. IV, p. 310. „Il m'arriva un jour de dire que le Cartésianisme, en ce qu'il a de bon, n'estoit que l'antichambre de la véritable philosophie. Un homme de la compagnie, qui fréquentait la cour et qui avait de la lecture . . . poussa la figure jusqu'à l'allégorie, et peut-être un peu trop loin. Car il me demanda là-dessus, si je ne croyois point qu'on pourroit dire sur ce pied là, que les anciens nous avoient fait monter l'escalier, que l'école des modernes estoit venue dans la sale des gardes, et si les innovateurs de notre siècle estoient venus jusque dans l'antichambre, qu'il me souhaitait l'honneur de nous introduire dans le cabinet de la Nature. Cette tirade de paralleles nous fit tous rire et je luy dit: vous voyés, monsieur, que vostre comparaison a rejoui la compagnie; mais vous ne vous estes point souvenu qu'il y a la chambre d'audience entre l'antichambre et le cabinet, et que ce sera assez, si nous obtenons audience sans pretendre de penetrer dans l'interieur.“ E. Bodemann, Die Leibniz-Handschriften der . . . Bibliothek zu Hannover, Hanovre, 1895, p. 55.

„un honneste homme“ d'„infiniment d'esprit ... très habile en toutes sortes de sciences“⁹⁾, car on trouvait en lui „un trésor inépuisable de toutes les belles sciences dont un esprit solide jamais a été capable“¹⁰⁾, en un mot un homme „très habile et très profond en toutes connaissances sans en excepter aucune“, de sorte que c'était „un prodige qu'il en sache tant en un âge si peu avancé“¹¹⁾. La liberté de son esprit était aussi grande que son savoir¹²⁾, et celui-ci visait à un but pratique, car Leibniz cherchait à se „contenter l'esprit en pouvant produire quelque chose de réel et d'utile pour le public“¹³⁾.

Ce jeune homme qui, par simplification, avait déjà changé son ancien nom slave de Leubniz en Leibniz, se faisait appeler Monsieur de Leibniz¹⁴⁾ et passer pour un „Gentilhomme Allemand“¹⁵⁾, sans doute plus à cause des avantages qu'il en pouvait retirer que par vanité nobiliaire, puisqu'il resta toujours en relations avec sa famille et ne renia jamais ses parents.

Leibniz, écolier prodige, reçu docteur en droit à l'âge de vingt ans, et qui, dès lors, avait vécu à Francfort comme secrétaire du comte de Boinebourg, l'ancien ministre de l'électeur de Mayence, puis à Francfort comme conseiller de revision à la chancellerie de l'électeur¹⁶⁾, venait à Paris pour s'occuper d'affaires politiques et financières. Ayant conçu le projet de tourner les armes de Louis XIV contre l'Egypte pour empêcher le roi d'attaquer la Hollande et l'Allemagne, il avait cru nécessaire de venir présenter en personne son plan de conquête¹⁷⁾ et son maître l'avait d'autant mieux approuvé qu'il

⁹⁾ J. Boinebourg à Vernaude de Pomponne et Antoine Arnaud au même, 5 et 12 septembre 1672. Klopp, t. II.

¹⁰⁾ Boinebourg au même, 4 novembre 1672. Foucher de Careil, t. V, p. 360.

¹¹⁾ Un inconnu à Justel, avril 1672. Klopp, t. II, p. 133.

¹²⁾ Cf. lettre de Schuller à Spinoza, 14 novembre 1675, citée par L. Stein, Leibniz und Spinoza, 1890, p. 43.

¹³⁾ Lettre à Habbeus citée pl. haut, note 3.

¹⁴⁾ D'après les lettres du Journal des Savans citées ci-dessous.

¹⁵⁾ D'après la lettre à Antoine Arnaud citée pl. haut, et celle de Thoynard citée pl. bas.

¹⁶⁾ V. notre ouvrage, Leibniz historien. Essai sur l'activité et la méthode historiques de Leibniz, Paris, 1909, p. 6—7.

¹⁷⁾ Lettre citée pl. haut, note 5, qui commence par: „Praesentia opus est, tum ut persuadetur, tum ut cum fructu nostro.“ Klopp, t. II, p. 116.

espérait faire réclamer par Leibniz, comme son „plénipotentiaire“¹⁸⁾, une pension qu'il avait reçue de Louis XIV, en récompense de services rendus à la France, mais qui, depuis plusieurs années n'était pas payée¹⁹⁾.

Tels étaient les motifs avoués et en quelque sorte officiels du voyage de Leibniz à Paris; il en est d'autres plus secrets qui n'étaient pas moins puissants puisque, les premiers disparaissant, ils subsisteront pour prolonger son séjour en France. Leibniz, esprit toujours ouvert à la vie de son temps, et caractère éminemment sociable, avait toujours aimé voyager, voire et connaître beaucoup de grands personnages et il savait qu'on n'en trouvait alors nulle part autant qu'à Paris²⁰⁾; mais il reconnaissait que les voyages coûtaient cher²¹⁾ et qu'il n'était pas fâché d'aller aux frais d'un autre en pays étranger. Il se proposait pendant son séjour à Paris d'apprendre la langue²²⁾ et, sans doute, de s'initier à la culture française, si brillante à l'époque de Louis XIV; nulle part, croyait-il, on ne pouvait mieux qu'en France perfectionner les sciences²³⁾ et, par suite, s'initier à leur connaissance. Enfin le séjour de Paris pouvait lui apprendre beaucoup de choses d'une utilité immédiate²⁴⁾, au point de vue politique et économique, et il semble que Leibniz ait espéré trouver en France la réalisation du rêve qui le hanta toute sa vie: rencontrer un grand prince, un maître éclairé et généreux qui, tout en le laissant indépendant, pourrait appliquer ses idées sur le bien public²⁵⁾.

¹⁸⁾ Reconnnaissance et mémoire de Boinebourg, 18 mars 1672. Id., t. III, p. 129—130.

¹⁹⁾ Lettre s. d. n. a. (à Morelle, 1673—74) Id., p. 43.

²⁰⁾ V. pl. loin. Il écrivait du fils de Boinebourg: Plus tard, il déclarait que l'enfant ne prenait aucun plaisir à des visites „Da doch gewißlich darinn der größte Nutz, so man von Paris haben kann“ 1673. Guhrauer, Leibnitz's Deutsche Schriften. Berlin, 1838—40, t. II, p. 16.

²¹⁾ Lettre à Jean-Frédéric, s. d. (septembre 1671). Klopp, t. II, p. 9.

²²⁾ V. ci-dessous, note 24.

²³⁾ Lettre citée pl. haut, note 21. Dès juillet 1671, il avait déjà donné à son voyage en France un but scientifique. Klopp, t. II, p. LIII.

²⁴⁾ J'ai voyagé en France autant pour apprendre la langue que pour apprendre quelques autres choses non inutiles au temps présent. Lettre à Leisingen, s. d. (mai 1675). Id., t. III, p. 280.

²⁵⁾ „Je ne suis pas intéressé et ne cherche que d'estre honorablement sous la protection d'un grand prince.“ „Ibidem et surtout: „je croy qu'un homme comme moy qui n'a point d'autre interest que celui de s'acquérir

C'est dans ces conditions qu'il avait quitté l'Allemagne au printemps de 1672 et qu'il devait rester à Paris jusqu'à l'automne de 1676. Pendant ces quatre ans de séjour en France, Leibniz a connu beaucoup de personnages remarquables, s'est occupé des affaires du baron de Boinebourg et des siennes propres, de politique et d'économie politique, de science, de littérature et de philosophie.

I.

Leibniz craignant sans doute que Louis XIV ne commençât au printemps la guerre de Hollande, croyait qu'il ne devait pas partir après le mois de mars s'il voulait trouver le roi chez lui²⁶). Défrayé par le baron, il partit le 19 mars 1672, trois jours avant le comte de Schönborn, gendre de Boinebourg, accompagné seulement d'un valet²⁷) et arriva dans les premiers jours du printemps à Paris²⁸). A peine y était-il que Louis XIV commençait la guerre²⁹). Sa mission politique devenait donc inutile; aussi son maître le rappela-t-il au bout de quelques semaines et lui-même pensait-il revenir en été³⁰). Mais

de l'honneur par des découvertes considérables dans les arts et sciences et d'obliger le public par des travaux utiles n'a qu'à chercher un grand Prince, qui puisse pénétrer jusque au fond des choses, pour juger de leur prix, et qui aye des sentimens généreux et les actions réglées par les principes de la Gloire, pourvu que l'estat de ses affaires luy permette d'écouter ou de favoriser les belles choses." Lettre à Jean-Frédéric, 91 janvier 1675. Id., p. 274.

²⁶) „Non potest iter ultra mensem Martium differi. Nam hoc decurso consilia decreta decretatoria jam sunt fabricata, Rex ipse non erit domi, nec proinde commode compellabilis, et praeterea promissorum praefatio non potest ultra mensem sine magna et apud ipsos, quibus promissum est, alleganda et probanda necessitate sustineri." Lettre à Boinebourg de février 1672. Id., t. II, p. 118.

²⁷) „Je suis sur le point de trouver moyen d'envoyer l'auteur en question à la cour. Je lui fournirai les derniers et tout ce que je puis pour le faire venir au plutô." „Il est seul avec un valet, n'a rien de son chef qu'il puisse contribuer, sinon son étude, sa fidélité et son application." Boinebourg à Pomponne, 4 février 1672 et s. d. (après). Id., p. 124 et 126. Cf. Baruzi, p. 17.

²⁸) „Mr. Leibniz . . . partit d'icy, il y a deux jours." Boinebourg à Morell, t. I mars 1671. Klopp, t. II, p. 133.

²⁹) Il l'annonçait le 6 avril 1672. Baruzi, p. 20.

³⁰) „Ego opto ut redeas quam primum." Lettre de Boinebourg, 3 juin 1672. „Spero aestate jam declivi ad acidulos Svalbacenses de more potando

les affaires qu'il devait traiter pour le baron n'étaient évidemment pas réglées, car il resta sans soulever de difficultés jusqu'en automne, (où Boinebourg envoyait son fils à Paris³¹), puis mourait subitement³²).

Libre de toute attache en Allemagne, Leibniz ne songea plus guère au retour et accompagna en Angleterre le gendre et le fils de son ancien protecteur, dans un voyage qu'ils y faisaient pour des raisons politiques et financières³³). Ce voyage dura près de trois ans, du 11 janvier au début de mars 1673³⁴), et il eut été sans doute plus long encore, si Schönborn n'eût été brusquement rappelé à Mayence par la mort de l'Electeur³⁵).

Le comte de Schönborn obtint facilement du nouvel Electeur l'autorisation pour Leibniz de prolonger quelque peu son séjour à Paris³⁶). L'ancien conseiller essaya d'abord de rester au service de la cour de Mayence; c'est sans doute alors qu'il promit à l'Electeur d'écrire l'histoire de son prédécesseur³⁷). Il lui offrait, pour l'allécher, une correspondance intéressante de Paris et essayait d'y obtenir un emploi diplomatique: à la mort du résident de Mayence à Paris, Du Fresne, il tenta de le remplacer; la déclaration de guerre de la

---

in Germaniam me . . . . reversurum." Lettre à Boecler s. d. (sans doute postérieure à celle du 7 août 1672, ou il parle d'une lettre de Boinebourg du 15 juillet, datée de Salzburg). Klopp, t. II, p. 135 et 137 (et Archiv f. Gesch. d. Philos., t. IX, p. 315).

³¹) „Ecce filium qui prout Parisiis consultatio dabit in Angliam cum Domino genere una libit." Lettre à Boinebourg, 7 novembre 1672. Id., p. 140.

³²) Guhrauer, G. W. Freiherr von Leibnitz, Eine Biographie. Breslau, 1846; t. I.

³³) Schönborn alla à la cour de Charles II négocier une entente de la part de l'Electeur de Mayence. Id., p. 125—6. D'autre part il venait réclamer au prince Rupert 2.500 florins prêtés par Boinebourg. Lettre du 7 novembre citée. Klopp, t. II, p. 141. Ainsi la mission de Schönborn en Angleterre rappelle beaucoup celle de Leibniz en France.

³⁴) Guhrauer, v. I, p. 124 et 130. Il revint avant le 8 mars 1673, ou il écrit à Oldenbourg: „Ubi primum Parisios feliciter appuli." Gehrhardt, Der Briefwechsel von G. W. Leibniz mit Mathematikern. Berlin 1899, p. 81.

³⁵) Survenue le 12 février 1673. Guhrauer, t. I, p. 129.

³⁶) Lettre de Schönborn, 5 mai 1673. Klopp, t. III, p. 17. Cf. Guhrauer, t. I, p. 131.

³⁷) Cf. Leibniz historien, p. 26.

France à l'Empire l'empêcha de réussir³⁸⁾. Alors Leibniz, ne recevant aucun traitement de l'Electeur³⁹⁾, essaya successivement de trouver une position en France⁴⁰⁾ et en Allemagne; étant entré finalement au service du duc de Brunswick, Jean Frédéric, il quitta la France vers la fin de septembre 1676⁴¹⁾.

Jusqu'à présent, en dehors de son premier séjour en Angleterre et d'un petit voyage qu'il paraît avoir fait en province à la fin de 1675⁴²⁾, Leibniz resta constamment à Paris. Il y vivait sans doute seul avec son valet; peut-être avait-il bientôt échangé celui-ci contre un secrétaire, dont le service lui paraissait plus nécessaire⁴³⁾.

Nous ignorons quel était le domicile de Leibniz pendant la première année de son séjour; c'est seulement à son retour d'Angleterre qu'il donne son adresse chez le résident de Trèves, Heis, rue Thibaut aux dez⁴⁴⁾. Il semble cependant n'avoir jamais habité chez le résident où demeurerait son élève, le fils du baron de Boinebourg; lui-même avait essayé de s'y faire loger, mais la femme de Heis s'y était opposée. Leibniz rompit alors avec le résident et vint avec l'enfant habiter chez l'abbé de la Bastiole⁴⁵⁾. Sans doute celui-ci demeurerait au Faubourg Saint Germain, le quartier aristocratique, car nous savons que Leibniz alla à ce moment s'établir tout près du palais du Luxembourg, dans la rue Garancière, à l'hôtel de Saint-Quentin⁴⁶⁾. Cette rue, encore

³⁸⁾ Klopp, t. III, p. IX; K. Wild, Leibniz als Politiker und Erzieher . . . Neue Heidelberger Jahrbücher, t. IX (1899), p. 231—2.

³⁹⁾ Lettre de Schönborn, 11 février 1676. Klopp, t. III, p. 53.

⁴⁰⁾ V. pl. bas.

⁴¹⁾ Cf. Leibniz historien, p. 26—27.

⁴²⁾ „Nunc vero in eo sum ut iter suscipiam aliquot septimanarum. Nam ante exitum Tamaris rursus Parisiis ero.“ Lettre à Oldenbourg, 28 décembre 1675. Gehrard, Der Briefwechsel, p. 143.

⁴³⁾ Vers avril 1673, il écrivait à Habbeus, en parlant du duc de Brunswick: „qu'il plaise à son Excellence de m'entretenir un écrivain ou amanssem, quand je seray chez Elle . . . Outre que j'ay practiqué la même chose en France avec succès.“ Klopp, t. III, p. 230.

⁴⁴⁾ Lettres à Oldenbourg et à Jean-Frédéric des 8 et 26 mars et 14 avril. Gehrard, Der Briefwechsel, p. 84 et 93 et Klopp, t. III, p. 269.

⁴⁵⁾ Wild, p. 229, d'après une lettre de Ferrand du 26 mai 1673.

⁴⁶⁾ „Mutatis domiciliis, quod nunc in S. Germani suburbium, a palatii Luxemburgici viciniam transfero.“ Lettre à Huet de 1673 (réponse à celle du 3 avril). Gehrard, Philo., t. III, p. 12. C'est dans la lettre à Malebranche citée plus haut (note 4), que nous trouvons l'indication de l'hôtel.

aujourd'hui tranquille et silencieuse, devait plaire aux méditations du jeune philosophe, et il semble n'avoir plus désormais cherché à changer de quartier⁴⁷). (La suite au prochain numéro.)

Dans une lettre à Jean-Frédéric du 21 janvier 1675, il écrit encore: „rue Garanière proche S. Sulpice, à l'enseigne de la ville de S. Quentin.“ Klopp, t. III, p. 276. Cf. Guhrauer, Biographie, t. I, note 20—21 et Baruzi, p. 215 note 2.

⁴⁷) Cependant, le 20 juin 1674, Thoynard lui écrivait d'Orléans: „A Monsieur de Leibnits Gentilhomme Allemand rue Sainte Marguerite proche l'Abaie St. Germain à Paris“. Correspondance de Thoynard à la Bibliothèque de Hanovre, fol. 1—2. Peut-être, ne se rappelait-il pas son adresse actuelle et lui écrivait-il à un ancien domicile.